

## DÉCLARATION DE GUERRE

En Tunisie, le mois de septembre est encore très chaud, et celui-ci l'était particulièrement. Nous étions une bande de gamins âgés sept à dix ans, nous jouions à la guerre, armés de sabre de bois et comme bouclier des couvercles de lessiveuses, et sur le chef des tricornes en papier journal. Mais ce qui donnait du réalisme à notre antagonisme, c'est que la place Hoche où nous avions l'habitude de nous mesurer était transformée depuis quelque temps en abri.

Des terrassiers étaient venus percer en tous sens des tranchées larges d'un bon mètre et profondes de presque deux, par-dessus, ils avaient posé des tôles ondulées recouvertes d'une forte épaisseur de terre. Ces labyrinthes nous offraient des lieux nouveaux de jeux que nous ne nous lassions pas d'explorer.

Ces précautions de défense passive, nous avaient été imposées par Mussolini qui menait une guerre victorieuse contre des Éthiopiens et des Lybiens, pieds nus, mais armés de bâtons... Et ce jour-là, l'innocence enfantine jouait...

En Afrique du Nord, il y a des heures si chaudes quand le soleil darde ses rayons sur nos têtes, que même notre ombre reste cachée.

La ville est comme figée, seules quelques silhouettes furtives vont de-ci de-là. Les calèches sont alignées sous les micocouliers, les cochers dorment sur leur siège, le chef enfoui sous le capuchon de leur burnous et les chevaux somnolent aussi à l'abri de leur chapeau de paille.

Il faut être enfant du pays pour mener de furieux combats à l'arme blanche à cette heure chaude du jour. Aussi ces tranchées profondes et fraîches nous attirent-elles. Nos assauts y gagnaient en réalisme. Nous ne savions pas encore que nous allions en avoir tout notre soûl de la guerre.

Tout à coup, sans crier gare, des sirènes hurlent répétant sans cesse leurs cris lugubres, sur l'instant surpris, étonné, puis angoissé, nous restons là figés, incapables de comprendre ce que ce vacarme veut nous dire. Les persiennes se mettent à claquer, des gens apparaissent aux fenêtres, criants, gesticulants, puis soudain la rue s'emplit. Une foule qui a comme perdu le sens de l'orientation court en tous sens, hurlant : c'est la guerre, c'est la guerre... !"

Affolées, les mères empoignent leurs enfants et rentrent chez elles. Je reste seul sur la place, dérisoire combattant, mon chapeau en papier sur la tête, mon épée de bois à la main.

## 2

Papa n'arrive jamais avant sept heures de son travail, j'ai tout le temps devant moi. Bientôt, surgissant de je ne sais où, des hommes envahissent le square, placardant sur tous les murs de grandes affiches tricolores. Je m'approche, et levant le nez, je lis :

— MOBILISATION GÉNÉRALE, tous les hommes doivent... Etc, etc.

Une main se pose sur mon épaule, je me retourne, papa est là, il me regarde l'air grave, même triste. Surpris par sa présence à cette heure bien inhabituelle, il me dit :

— Viens-nous allons dans notre chambre, il faut que je te parle, nous avons des décisions importantes à prendre.

Depuis longtemps déjà nous avons pris l'habitude de décider ensemble des événements graves de notre vie, mais ce jour-là, je compris vite que d'autres avaient pris des décisions qui nous échappaient et qui allaient bouleverser notre existence.

À cette époque, nous étions avec papa, dans une pension de famille, chez une méchante femme, où nous avons une méchante chambre et une méchante table, tout me semblait, méchant, chez cette « Ténardier »

Je considère papa un peu comme un oracle, tout d'abord parce qu'il est bon, juste et protecteur, un homme courageux qui m'a aidé à passer presque sereinement des tourmentes qui auraient pu être difficilement surmontables par un enfant .

Le divorce de mes parents fut tumultueux, orageux, et j'en ai beaucoup souffert. Mon amour pour eux est intact, car je n'ai jamais cherché les causes de ce drame, qui leur appartenait.

— Mon fils, tu as dû comprendre qu'aujourd'hui notre pays est entré en guerre contre l'Allemagne, c'est une chose grave et terrible pour notre pays, mais nous devons y faire face avec courage, tu as lu l'affiche de mobilisation, cela veut dire que tous les hommes de France doivent rejoindre dès ce jour leurs régiments. Parmi ces hommes, il y a beaucoup de pères qui doivent partir et laisser leurs enfants, mais pour nous deux les choses seront plus difficiles encore.

Depuis des années maintenant nous vivons tous les deux, partageant nos joies et nos peines, et crois bien mon fils que l'idée de me séparer de toi m'est insupportable, mais il faut que tu comprennes, je dois faire mon devoir et cette épreuve-là sera sans doute la plus terrible que nous aurons à vivre. J'ai bien réfléchi et je pense que cette guerre devrait être assez rapide, et aussi qu'elle devrait se dérouler ici en Afrique du Nord à cause du conflit libyen. Mon seul souci, en ce mo-

### 3

ment c'est ta sécurité, mais puisque de toute façon nous devons être séparés, j'ai décidé de t'envoyer en France, d'abord chez mes frères à Paris, puis chez notre tante en Normandie. Tu verras elle habite un joli petit village, proche d'une belle forêt, chez elle je suis tranquille tu seras à l'abri de toute guerre, tu vivras paisiblement ces quelques temps d'absence et bientôt je viendrais te chercher et la vie à nouveau sera comme avant.

Papa, cet homme exceptionnel, au bon sens éprouvé, comment se pouvait-il qu'il ait été si piètre stratège ! Les événements, hélas, allaient le confirmer magistralement.

En peu de temps, nous avons fait nos bagages, nos biens tiennent à l'aise dans deux petites valises. Papa avait soldé la pension à la mégère, et nous voilà main dans la main nous rendant vers le lieu de convocation des appelés. C'était sur le grand terrain longeant le lac. L'armée, en toute hâte, avait organisé un camp d'accueil avec des baraques où les hommes se présentent pour être dirigés vers leurs régiments. Quand arrive le tour de mon père, il me tient toujours fermement par la main. Les officiers, assis derrière leur longue table, écarquillent leurs yeux puis l'un d'eux aboie. » Que fait ici cet enfant ? »

— C'est mon fils, je vis seul avec lui et ici en Tunisie je n'ai pas d'autre famille. Je souhaite qu'il rentre en France ou mes frères le garderont pendant toute la guerre. Je leur demanderai de le confier à une de mes tantes qui habite un village de Normandie ou il sera très bien et en sécurité.

— Il y a des orphelinats pour s'occuper de votre fils !

— Il n'en est pas question, je ne confierai pas mon enfant à un orphelinat ! Il a une famille, il ira chez elle.

Après ce court échange, on nous dirige vers une tente où des médecins et des infirmières s'affairent.

Un long moment, plus tard, un jeune officier vient nous chercher, et nous conduit vers un petit bureau, face à face, les deux hommes parlent longuement. Mon père présente de nombreux papiers que souvent je l'avais vu manipuler et l'officier remplit des pages de questionnaires.

Encore une fois, je ne me sentais pas concerné par toute cette agitation, pourtant une partie importante de ma vie se préparait là ; mais que pouvait faire un enfant sur sa destinée !

Pour m'occuper, je regarde et observe les activités militaires sous la grande tente. Je suis fasciné par une file d'hommes torse nu, je les vois de dos, près

d'eux passe un soldat assez jeune portant une écuelle en forme de haricot, il est précédé par un officier en blouse blanche qui puise dans le plat de longues aiguilles qu'il plante d'un geste sec dans les omoplates offertes. À chaque coup d'aiguille l'échine tressaille, et les muscles se tendent, je suis horrifié, j'ai mal partout, aux genoux, au ventre, à la mâchoire que je serre trop fort. J'ai peur, papa me prend la main.

— Viens, je vais t'expliquer !

Le jour est bien avancé et près du lac l'air est beaucoup plus frais. Dans l'immense camp que des soldats finissent d'entourer de grillage, une foule de plus en plus dense s'active en tous sens. Des fournées de civiles s'engouffrent sous ces grandes tentes et en ressortent militaires. Papa cherche la sienne afin que lui aussi se métamorphose, on trouve enfin celle qui porte le bon numéro.

C'est pour moi comme de pénétrer dans la caverne d'Ali Baba, des montagnes de vêtements, de chaussures, de casques, de calots, de masque à gaz, de gourdes, de quarts, de gamelles... Je suis ébloui, tout ce qui nous a toujours manqué pour jouer à la guerre est ici à profusion, j'aurais aimé que mes petits camarades soient là pour voir tout ça !

Nous suivons en rang d'oignons le long d'une grande table. Des spécialistes de la mensuration d'un coup d'oeil vous toisent, et délivrent les paquetages aux hommes. Ces gens-là doivent avoir une déformation des cordes vocales, car ils ne savent rien faire sans hurler. Quand un homme se présente devant un fourrier disponible, celui-ci le jauge d'un regard, en hauteur, largeur, poids, puis il lui aboie au visage la litanie complète du parfait paquetage : un pantalon de toile, un pantalon de drap, un treillis, une veste, une capote, deux caleçons, deux paires de chaussettes, etc..etc. Alors que c'est le tour de mon père, le bonhomme le regarde la bouche ouverte et les yeux tout ronds. Cette fois il prend son temps ! Ces yeux vont de bas en haut et de haut en bas puis il se penche par-dessus la table pour voir sans doute si mon père n'est pas juché sur un tabouret, il est vrai que mon père est un gaillard d'un mètre quatre-vingt-deux. Sa perplexité n'ayant pas résolu son problème, la confection du paquetage de papa exige beaucoup plus de temps que pour les autres. Ce surcroît de travail l'ayant encore rendu plus hargneux, il veut absolument savoir ce que je « fous » dans ses pattes, Papa hurle à son tour et moi, je m'amuse beaucoup de tous ces événements aussi soudains qu'insolites.

La ronde des démarches, malgré leur nouveauté, commence à me fatiguer, puis perce en moi une certaine inquiétude.

Je comprenais le départ imminent de mon père pour la guerre et mon devenir s'assombrissait. J'avais vécu des bouleversements difficiles, parfois déchirants, mais aujourd'hui, le mot guerre sur toutes ces lèvres me troublait et m'effrayait. Je savais que pour les grandes personnes un conflit n'était pas un jeu ! Eux la faisaient méchamment, ils pouvaient même en mourir.

Pour notre dernière démarche, nous cherchons une baraque avec dessus une croix rouge, ce qui doit nous faciliter la tâche, c'est moi qui la remarque le premier, nous concourrons souvent comme cela papa et moi, c'est un jeu entre nous. Là, c'est un officier qui nous reçoit, il est entouré de trois jeunes infirmières en blouse blanche avec sur leur tête un foulard de même couleur rehaussé d'une croix rouge.

Je les vois encore gentilles et douces de la voix et du geste. Personne n'a eu le temps de me demander tout au long de cette journée, si j'ai faim et soif. Aussi quand elles me proposent des tartines et du chocolat, j'accepte avec empressement et gourmandise. Du coin de l'oeil, je surveille papa, qui montre à nouveau ses papiers. Ils parlent longuement, et il remplit d'autres et d'autres formulaires, et redonne de nombreuses signatures.

L'officier se lève enfin, il serre la main de mon père, puis s'approchant de moi il me tapote la tête, et me dit :

— Ne crains rien ! Tu vas faire un beau voyage, car je sais ta destination, et je te promets que ton papa viendra vite te chercher !

Le jour commence à tomber, en cette saison les eaux basses du lac deviennent toute rose au coucher du soleil, comme les flamands qui les recouvrent par milliers, nous aimons ce lieu et ce spectacle et souvent nous nous y promenions. Le camp est maintenant entièrement clos d'un haut grillage. Seule une grande entrée, gardée par des sentinelles est l'unique espoir d'échapper à ce cauchemar.

Papa allait-il la franchir, me guidant par la main afin que tout ceci s'estompe dans mon souvenir et disparaisse avec l'insouciance de l'enfance ?

— « Maxime. Maxime. Maxime. »

Cette silhouette accrochée au treillage, je l'aurais reconnue entre mille. Comment des événements aussi terribles, ont-ils pu me faire oublier maman ? Je sursaute violemment et m'arrachant de la main de mon père, je cours vers elle.

— « Mon fils, mon petit, je t'ai cherché partout, j'ai cru devenir folle. Que fais-tu là au milieu de tous ces militaires ? Où est ton père ? Appelle-le, j'ai besoin de lui parler tout de suite. Sors de ce camp, viens avec maman !

À cet instant, mon père nous rejoint.

— “ Bonsoir Isabelle ! Comme tu vois, les choses se sont précipitées, c’est la guerre et je dois partir.”

— “ Alors, tu vas me laisser Maxime, je vais bien m’en occuper, je vais le protéger. Tu pourras le reprendre si tu veux à la fin de la guerre, elle ne sera pas longue, tout le monde le dit... et puis...

— ‘Non Isabelle, je ne laisserai pas notre fils en Tunisie pendant la guerre, ce serait trop dangereux. Je pense que la guerre pour une grande part, se déroulera en Afrique du Nord (il n’avait pas tout à fait tort) les armées Italiennes y sont déjà et les Allemandes ne tarderont pas à les rejoindre. Aussi, j’ai décidé que Maxime partira en France, d’abord sur Paris chez mes frères et si c’est possible, chez ma tante en Normandie. Il sera en sûreté, loin de la guerre et de ses dangers. Tout est prêt, j’ai l’accord de l’armée, les papiers sont remplis et il embarque demain matin à l’aube.

— Non, non... criait ma mère en pleurant. Tu ne peux pas faire cela, j’ai besoin de mon fils, je le veillerai ne nous sépare pas, je t’en prie, laisse-le-moi !

— Non, ce n’est plus une affaire seulement entre toi et moi, maintenant c’est la guerre et je dois prendre pour notre fils les décisions que je juge les meilleures pour sa sécurité et son avenir. Si je ne revenais pas de cette maudite guerre, mes frères prendraient en charge son éducation et son avenir, comme je le souhaite et l’aurais fait moi-même.’

— Mais enfin Raymond, je suis sa mère, personne ne peut l’aimer plus que moi et le protéger mieux que moi ! Puis il sera là, avec nous deux, car tu auras des permissions, tu viendras le voir ! Comment feras-tu pour aller en France embrasser ton fils ?

Je regarde mon père et ma mère, même comme cela se chamaillant encore, je connaissais un grand bonheur à les voir ensemble, quel que soient les circonstances, voir ces deux êtres qui me sont si chers réunis, me remplit l’âme et le cœur d’une douce sensation et d’un amour fou pour mes parents. Cette image, mes parents réunis, me tirait tant de larmes. La vie m’avait déjà bien endurci, je ne savais pas encore, que le pire était à venir.

Maman pleure en silence, elle a capitulé. Elle comprend, comme nous, que notre destin ne nous appartient plus.

— Est-ce que je peux entrer dans ce camp, je voudrais embrasser mon petit, le serrer dans mes bras, je ne peux pas le quitter comme cela, quand le reverrai-je ?

— Ils ne te laisseront pas entrer, mais moi, ils me laisseront sortir un moment avec notre fils.

Nous longeons le long grillage, nous d'un côté, maman de l'autre, jusqu'à l'entrée principale. Des femmes, des mères, des enfants sont déjà agglutinés sur le large trottoir. Cette foule, gémit, pleure, crie des noms en agitant la main pour attirer le regard d'un être cher. Les soldats hurlent pour que cette foule libère le passage des camions et des voitures. De grands projecteurs hallucinent les ombres de cette agitation bruyante.

J'ai peur, je serre la main de mon père beaucoup plus fort. Je crains qu'il ne me perde parmi tout ce monde.

Enfin, je peux rejoindre maman, je saute dans ses bras, je crois qu'elle va m'étouffer. Nous pleurons maintenant tous les trois, même si papa fait semblant de renifler. Nous n'avons plus rien à nous dire, si ce n'est à échanger des milliers de baisers et de caresses. Maman m'étouffe toujours, mais c'est bon et je veux que cela ne cesse jamais, tout au moins jusqu'à la fin de la guerre. Nous devons nous séparer, l'officier rappelle mon père, c'est l'heure du dîner.

Maman nous fait promettre de revenir un peu plus tard dans la soirée, elle sera là et tient à m'apporter un souvenir et des douceurs.

Dans le camp, il y a d'autres enfants, car mon père n'est pas le seul dans cette situation, nous avons à notre disposition une grande tente, où les jeunes filles à la croix rouge sur le front nous servent une soupe fade et tiède, un morceau de pain avec un petit fromage que j'aime bien. Les enfants se sont tous regroupés pour jouer ensemble, j'en connais quelques-uns de mon école. Le temps s'écoule et maman me manque.

La nuit est maintenant profonde et seuls quelques coins du camp sont éclairés, ce nouveau lieu sinistre commence à m'angoisser, heureusement, la main ferme et chaude de papa me rassure.

Arrivé à la grande entrée, j'aperçois maman, elle a les bras chargés d'un gros paquet, je ne peux deviner ce qu'il cache, mais je pressens avec une certaine impatience, qu'il est pour moi. Enfin, elle est autorisée à pénétrer dans le camp jusqu'au poste de garde. On nous donne trois chaises regroupées dans un coin où nous trouvons une certaine intimité.

Ma seule préoccupation est ce cadeau dissimulé sous le papier journal qui sert d'emballage.

Les parents, heureusement, n'ont pas besoin de longs discours pour comprendre leurs enfants, il s'agit d'une histoire sans paroles qui dure toute la vie. Aussi maman dès que nous sommes installés, me tend le paquet.

—Tiens mon chéri, c'est pour toi, prends-en bien soin, ce sera pour toi un bon compagnon à qui tu pourras confier tes joies, mais aussi tes peines, il te parlera de moi et je suis certaine qu'il te protégera.

Disons que je déchire le paquet, plutôt que je ne le défais. C'est un gros nounours, tout marron aux poils ras et soyeux. Il a une bonne tête toute ronde que je trouve aussitôt expressive et tendre, surtout ses bons yeux doux qui me dévisagent. Je sens bien que ce premier contact est capital pour nous deux et que notre avenir et notre connivence en dépendent. C'est très concluant, et du reste tel qu'il est là sur mes genoux, me regardant, ses bras tendus vers moi, c'est une invite à laquelle je ne peux résister. Je le serre longuement sur mon cœur, lui parlant pour la première fois à l'oreille, sachant déjà que bien d'autres confidences s'échangeront entre nous, car notre destin est lié pour longtemps. Les événements de cette drôle de journée n'ont fait que confirmer mes pressentiments. Vous avez compris que ma séparation d'avec maman fut une déchirure.

La nuit eut tôt fait de happer son ombre. Maman m'avait serré dans ses bras jusqu'à m'étouffer, ses baisers mouillés de larmes se mélangeant aux miennes. Elle me noyait aussi d'un flot de paroles dans lesquelles il revenait souvent :

— « mon petit, mon petit... »

Le mugissement d'une sirène vient de couvrir le camp, hommes et enfants doivent rejoindre leur tente. L'officier de poste nous sépare.

Maman est poussée vers la grande porte, c'est de là que la nuit me l'a enlevée. C'est une manie ou une habitude chez les militaires de se lever très tôt sans doute, car au petit jour, je dois me lever et accompagner papa pour faire une toilette sommaire puis prendre ce qui ne s'appelle déjà plus un petit déjeuner.

Tous les enfants sont maintenant rassemblés dans ce grand espace, face au portail. Je tiens d'une main ma petite valise et de l'autre, je serre mon ours en peluche sur mon cœur. J'embrasse longuement papa, je vois bien qu'il se retient de pleurer, sans doute pour me donner du courage, avant notre séparation. C'est un soldat maintenant et un soldat, cela ne pleure sans doute pas. Moi par contre, je ne peux retenir mes sanglots, tout ce bouleversement en vingt quatre-heures, c'est beaucoup pour un enfant qui n'a pas encore ses neuf ans.

Les dames aux fichus blancs sur la tête et aux grandes capes bleues, nous rassemblent, une d'elles plus âgée qui doit être le chef, car elle a du poil au menton, une ombre de moustache, et aussi une grosse et forte voix, nous appelle un à un par nos noms qu'elle lit sur une grande feuille. Nous quittons alors notre groupe pour rejoindre les jeunes infirmières qui se tiennent près d'un camion recouvert d'une bâche. Quand l'appel de tous les petits se termine, on nous hisse dans le camion. Tous les pères sont là et tous essaient de joindre et de toucher



leur enfant une dernière fois. Papa par sa taille, ne me perds pas de vue, il fut le premier près de moi, l'ours, la valise et moi sommes soulevés à bout de bras par mon père qui me serre longuement sur son coeur, puis me dépose sur le plancher du camion. Une fois la ridelle arrière refermée, le véhicule se met en route doucement, tous les enfants, nous nous précipitons vers l'arrière pour voir nos pères qui agitent les bras vers nous et envoient des baisers. Bientôt ils ne sont plus que des silhouettes, puis des ombres, puis, plus rien !

J'ai déjà fait avec mon père de nombreux voyages, aussi je ne suis pas impressionné par le grand bateau à coque noire et aux grandes cheminées rouges qui crachent déjà leurs fumées en nous attendant. Je crois bien que c'était le "CHANZY". Mes petits camarades d'infortune et moi-même sommes subjugués par tous ces préparatifs de voyage. Cette excitation a atténué notre peine, les enfants aiment l'imprévu et la nouveauté. Pour une fois nous sommes servis et même bien servis ! Beaucoup n'ont jamais pris de grand bateau et une certaine nervosité se fait sentir.

Aussi, ceux-là sont maternés plus que les autres par nos petites infirmières.

Avez-vous déjà entendu une sirène de bateau de ligne ? D'abord, elle vous surprend par sa soudaineté et sa puissance, le son est fort, grave, interminable, mais aussi il annonce l'irréversible. Dans des moments pareils, elle sonne comme un glas. Quand elle éclate à vos oreilles, votre destin est en marche, les passerelles sont déjà relevées et le bateau s'éloigne du quai. Tous agrippés au bastingage, nous regardons une foule d'inconnus, restée à terre, qui semble nous dire au revoir. Par jeu, nous aussi, nous agitions nos petites mains, certains leur béret ou leur mouchoir.

Le grand bateau noir remonte maintenant lentement le long canal de Tunis vers La Goulette, de là, nous atteindrons la pleine mer et cap au nord, vers la France. Sur le bord du canal, le petit train des plages passe et repasse doublant notre bateau, des inconnus aux fenêtres nous font de grands signes, auxquels nous répondons.

Après une heure de cette lente navigation, enfin la pleine mer ! Enfants et infirmières s'agglutinent sur le gaillard arrière, pour ne pas quitter trop vite notre chère Tunisie, où nous laissons, ignorant pour combien de temps, parents et amis ? La Goulette, la côte, puis la Tunisie tout entière est engloutie par l'horizon. Pendant un long moment, la tristesse et le chagrin nous envahissent à nouveau.

L'insouciance est un état indispensable à l'équilibre des enfants, après une dure épreuve et un trop grand chagrin. Pour la plupart d'entre nous, elle nous gagne vite, car il y a fort à faire à bord de ce grand bateau et nous n'aurons sans doute

pas le temps de tout découvrir. Quelques-uns, malheureusement, passent le voyage sur leur couchette à gémir et à vomir.

Arrivé à Marseille, nous sommes conduits dans un centre d'accueil de la Croix-Rouge, là les choses vont très vite. Par petit groupe, accompagné d'une ou deux infirmières, nous nous dirigeons vers les lieux de destination où nous attendent nos familles.

Pour moi, c'est la direction Paris, gare de Lyon. Le voyage est long et fatigant. En ce temps-là les trains étaient très inconfortables et beaucoup plus encore en cette période de guerre.

Notre train est souvent arrêté, pour laisser passer des convois militaires. Nous sommes comme perdus au milieu d'une foule qui semble en errance, déjà déracinée, les familles écartelées, désunies, beaucoup pour longtemps, d'autres pour toujours !

Des escarbilles plein les yeux, les mains et le visage couvert de suie, nous descendons enfin des wagons, une infirmière porte ma valise, car je n'ai même plus la force de la traîner. Toutefois, je garde précieusement mon nounours sur mon cœur.

Mon oncle Jean m'attend sur le quai. Je l'ai connu, étant plus jeune, je ne peux pas me tromper. Il est aussi grand que papa, en plus robuste encore, et de plus il lui ressemble beaucoup. Lui aussi m'a reconnu. Il s'approche de moi, m'attrape par les épaules, et comme une plume me lève au ciel. Il a ce grand rire des hommes forts et tranquilles. Cette démonstration de force et d'affection me rassure sur mon sort et mon avenir. Il expédie les formalités, signe quelques papiers, pendant que j'embrasse tendrement mes petites infirmières, si gentilles avec nous.

— Allez mon garçon, on rentre à la maison, ta tante t'attend avec impatience. Tu sais ce que tu vas faire en arrivant ?

— Non !

— Tu vas prendre un bon bain, tu sens le bouc !...

Mon oncle et ma tante habitent Montreuil, où ma tante a une teinturerie, 88, boulevard de la Boissière, juste en face le commissariat de police, en ce temps-là ce quartier ressemble à un petit village, où tout le monde se connaît et s'aime bien, la vie y est paisible et heureuse, jusqu'à ce que la guerre vienne tout bouleverser.

Ma tante est très prise par son travail, elle tient une teinturerie, c'est un métier très dur et très pénible que le sien, et elle a peu de temps à consacrer à sa vie de

famille. Mon oncle travaille dans une usine métallurgique et ne rentre que le soir. Ni l'un ni l'autre n'a le loisir de s'occuper de leur fille unique, ma cousine Suzanne.

Ma cousine est confiée à un couple de braves gens qui ont un petit pavillon en banlieue et qui élèvent Suzanne comme leur propre fille. De ce fait, il est évident que mon séjour ici sera bref. En attendant que ma tante décide de mon sort, je me fais rapidement des amis dans le quartier où l'espace pour jouer ne manque pas, sitôt franchi le boulevard c'est la campagne. Les jours se passent en jeux bruyants, je ne rentre à la boutique que pour déjeuner. Ma tante est une femme adorable, très gaie, toujours à rire, et qui raconte avec talent des anecdotes gentilles, drôles, voire piquante, sur les uns et les autres. Elle me parle beaucoup de maman, avec une grande tendresse, car elles étaient très amies dans leur jeunesse. Le soir je l'écoute avec bonheur, assis sur un tabouret, dans le petit réduit où elle repasse sans cesse, interrompue seulement de temps en temps par le grelot de la porte de la boutique. Le temps passe, mon sort se décide sans que je m'en rende bien compte.

Un soir rentrant tout crotté et bien fatigué, après de rudes batailles avec mes amis, dans les carrières et champignonnières de Romainville, je trouve ma tante avec l'air soucieux, ce qui n'est pas dans ses habitudes et ne manque pas de m'inquiéter.

— « Monte faire ta toilette, change-toi et reviens me voir, j'ai à te parler ! »

— Maxime tu sais que je t'aime beaucoup et en ces moments difficiles où tes parents te manquent, j'aurais aimé te garder auprès de nous, m'occuper de toi comme l'aurait fait ta maman et te protéger dans ces temps qui vont devenir très durs et dangereux. Mais tu vois bien combien cela est impossible, j'ai trop de travail, et même ma fille chérie, je suis obligée de la confier à tonton Prou et tu sais combien elle me manque. Les vacances se terminent, il faut que tu reprennes les classes dans de bonnes conditions.

Ton papa, lui aussi a pensé que l'on pourrait te confier à Tante Augustine en Normandie. Ce n'est pas là que les événements tragiques et dangereux de la guerre viendront vous chercher ! Voilà, maintenant tout est arrangé, la Tante est d'accord. Tu verras elle est extraordinaire, et tellement gentille. Demain c'est mon jour de congé, nous prendrons le train pour Sées.

Je dormis très mal cette nuit-là. Le destin me tenait par la main, et me guidait, mais jusqu'où ?

## TANTE AUGUSTINE

J'ai beaucoup voyagé en bateau, en avion, même en hydravion, mais peu en train. Après ce long voyage Marseille-Paris, j'ai pris goût à ce nouveau mode de transport. Aussi, ce matin-là avec ma tante Jeannette, je suis heureux de prendre ce train, la perspective du voyage m'enchanté, j'ai hâte d'arriver à la gare, je sais que la grosse locomotive noire me fera peur, mais je m'en approche quand même, car elle me fascine. Je devine que cette puissance contenue aurait tôt fait d'exploser si elle n'avait pu libérer régulièrement ses puissants jets de vapeur dans un strident soupir d'impatience, car j'imagine cette énorme bête suintante prête à bondir dès que la main de l'homme la libérera. Bien calé sur notre banquette, je me serre contre ma tante, recherchant lové contre elle, cette chaleur rassurante et protectrice. J'étais inquiet !

La locomotive toujours fumante, crache, souffle, ânonne, puis siffle longuement. Elle semble souffrir pour arracher ses wagons de la gare, maintenant sa respiration se fait plus régulière. Les quais, les bâtiments, les voyageurs, tout cela défile, devant notre vitre, les banlieues noires et déprimantes aux immeubles crasseux, aux petits pavillons de briques rouges. Aux fenêtres ou dehors dans les jardinets, des êtres tristes et résignés nous regardent passer. Je fais un signe de ma fenêtre à un groupe d'enfants, ils ne me rendent pas mon salut. Trop de trains passent dans leur vie. Un peu plus loin, apparaissent les jardins ouvriers, tout petit lopin de terre flanqué d'une cabane, pour les quelques outils et l'arrosoir. Ces petits espaces de bien-être sont cultivés avec amour, c'est net, ordonné comme pour une parade. De beaux alignements de carottes, de poireaux, de choux rouges et autres légumes défilent sous nos yeux. Certains locataires préfèrent se priver de légumes pour ne pas renoncer aux fleurs, et leur petit morceau de rêve est recouvert de magnifiques dahlias.

Le train qui a pris de la vitesse les abandonne à leur sort.

Les habitations s'estompent une à une, bientôt nous sommes en pleine campagne. Ce n'est pas que Sées soit très loin de Paris, mais il y a tellement d'arrêts, que j'ai l'impression que le voyage n'en finit plus. Le train ralentit à nouveau, la loco siffle, comme pour prévenir quelqu'un, j'ai compris plus tard que c'était le chef de gare. Les maisons courent moins vite le long de nos vitres, puis c'est un quai de gare, les roues crissent sur la voie, les tampons des wagons se heurtent violemment, des bagages tombent, les passagers sont précipités les uns sur les autres, puis le convoi enfin s'immobilise. Sur les murs de la petite gare, tout près de l'horloge, un panneau où est inscrit en grosses lettres rouges "SEES". Je suis arrivé ! Mais Tunis — Sées, cela fait vraiment loin.

Nous sommes peu de voyageurs ce jour-là à descendre à cet arrêt. Tante Jeannette me tient par la main, nous remontons tout le train vers la sortie. Je repère là-bas au bout du quai une silhouette tout habillée de noir. Elle nous regarde venir vers elle : je sais que c'est elle, Tante Augustine. Je la voyais ainsi !

Elle a un beau visage, les pommettes saillantes, une petite bouche bien faite, des yeux foncés, le regard doux, mais pénétrant. Ce qui m'étonne le plus, hormis sa tenue, c'est sa coiffure. Elle a une importante chevelure grisonnante, montée en pyramide le tout coiffé d'un gros chignon qui me fait penser au chapeau d'une brioche. D'aspect, elle est petite, mince, mais il émane de sa personne force et énergie. Après les embrassades, tante Augustine se penche vers moi.

— « C'est toi, Maxime ? Bon ! C'est pas le tout il faut y aller, nous avons de la route à faire. »

Nous marchons d'un pas rapide et soutenu, on devine chez tante, un corps entraîné et habitué aux fatigues extrêmes sans jamais défaillir, sans jamais se plaindre. Tante Jeannette qui trotte tout le jour dans sa boutique, ou reste des heures devant sa table à repasser, est loin d'avoir sa résistance, aussi demande-t-elle souvent à s'arrêter un peu. Elle enlève une chaussure, se masse le bout du pied, recommence l'opération sur l'autre, puis nous pouvons repartir.

— « Ma pauvre Jeannette, tu n'as pas les chaussures qu'il faut, as-tu oublié depuis le temps, qu'il y a quatre kilomètres de la gare à la maison ! »

Tante Jeannette pousse un soupir qui ressemble plus à une plainte. Elle est très courageuse et d'un caractère toujours optimiste et joyeux. Aussi c'est dans un éclat de rire, qu'elle répond :

— « Ne t'inquiète pas, tante, j'arriverais, même pieds nus s'il le faut. »

Nous reprenons notre route, marchant et riant tous les trois. Tante Augustine me tient par la main et je suis très surpris par le contact rugueux, de ces doigts noueux que je découvre en les tâtant discrètement. J'apprendrais bientôt que cela est la rançon du travail bien fait et des services rendus aux autres pendant toute

une vie. Chez ma tante, cela est une noble distinction. Sans doute pour me rassurer et me mettre en confiance, de temps en temps elle presse ma main dans la sienne, et avec son pouce, elle caresse doucement le dos de ma main. J'apprécie cette caresse, sans un mot encore vraiment échangé entre nous, je comprends le message, je suis heureux, rassuré et j'abandonne définitivement mon sort futur à tante Augustine. J'avais fait le bon choix !

Bientôt, une bifurcation nous conduit devant un petit passage à niveau, dont les barrières s'ouvrent sur un chemin de terre. Un poteau indicateur qui supporte des petits panneaux de fonte m'apprend que c'était bien la direction de La Chapelle-près-Sees. Tante Augustine qui a deviné mon impatience me lâche aussitôt la main. Sans hésiter, je pars, droit devant moi, conquérir ces grands espaces, qui jusqu'à l'horizon sont sans limites. Aurais-je le temps de tout découvrir de mon royaume ? Je ne savais pas que j'allais en avoir la libre disposition pendant cinq ans!...

Puis apparaissent les premiers corps de ferme imposants, aux longs bâtiments ceinturant de grandes cours et ce qui me frappe soudainement ce sont les odeurs fortes des animaux de ferme, leurs excréments qui jonchent le chemin. Je zigzague entre les bouses de vache et le crottin de cheval. Je fais un peu la grimace et je pense que les gens de la campagne pourraient mieux surveiller leurs bêtes. J'allais vite apprendre l'utilité de tout ce fumier et tous les soins qu'on lui apporte. Encore des petites maisons, moins coquettes, voire misérables pour certaines. Bientôt, tante Augustine s'arrête devant la plus petite de toutes celles que j'avais vues. C'est ça ! J'ai un choc. Papa m'avait tant parlé de la grande ferme de l'oncle Émile. De grands bâtiments, d'immenses greniers, des granges, des écuries, des étables, des chevaux, des vaches, des lapins, des poules... Impossible que toute cette ménagerie tienne dans un si petit logis ! Ou alors, la vie sera intenable !

Tante pousse le petit portail de bois, qui nous donne accès à la cour, une haie d'aubépines la ferme sur trois côtés, le quatrième étant fermé par toute la façade de la petite maison. Au fond, un passage étroit me laisse deviner un jardin plus grand. J'observe la maison pendant que ma tante cherche ses clés dans son sac, elle est pimpante avec son crépi ocre, sa porte et ses fenêtres peintes en vert. À l'entrée, pousse un rosier grimpant, qui est aidé par des fils de fer fixés au mur, couvre une grande partie de la façade. En cette saison il est encore en fleurs. Tante a ouvert, nous la suivons à l'intérieur. Ce qui frappe tout de suite, c'est l'odeur de cire qui flotte dans la pièce. Une pièce tout encombrée de meubles, ce qui réduit encore ses faibles dimensions. Au milieu trône une table Henri II, ronde, avec un gros pied central qui se termine par cinq énormes pattes de lion. Au tour je dénombre six grandes chaises cannées du même style gothique, et contre le

mur opposé le grand buffet qui complète l'ensemble. Il est magnifique avec ses panneaux sculptés de scènes de chasse dans le bas et les portes du haut avec leurs vitraux. Sous la petite fenêtre qui éclaire cette pièce, il y a une huche, à droite de l'entrée se trouve la bibliothèque, ses grandes portes vitrées laissent découvrir de belles rangées de livres. Le mur qui fait face à la bibliothèque est occupé en son milieu par une cheminée, son foyer est tout noir de suie, signe qu'elle sert, ce qui m'enchant. Le long de sa plaque de cheminée descend une crémaillère ou est suspendu un lourd chaudron. Occupant tout l'angle, un grand lit à deux places, recouvert d'un énorme édredon tout gonflé de plumes, sur le gros traversin, deux coussins. Je n'avais pas quitté mon ours un seul instant, gentiment, doucement, tante Augustine le prend et va l'installer, assis, entre les deux coussins. Il était magnifique, heureux et souriant. Il avait fait tout ce long voyage pour être là. Il y passera toute sa vie.

Tout ce que je vous décris là n'est pas le plus important à mes yeux. Ce qui me subjugué, ce sont quelques objets, disons plutôt des trophées, qui sont exposés çà et là dans cette pièce. Au dessus de la porte qui ouvre sur l'unique et petite chambre, est accroché un magnifique bois d'un dix cors, au-dessus de la fenêtre, je découvre la scie nasale d'un requin, dans la bibliothèque sur une étagère, deux immenses défenses de phacochère, un grand sabre de marine dans son fourreau de cuir, plus étonnant encore, suspendu à un clou et enserré dans un assemblage de lanières de cuir, un bel œuf d'autruche. Mon imagination tout autant que ma curiosité s'enflamme aussitôt, je suis stupéfait de trouver ces merveilles exotiques chez ma Tante en plein village normand

Je continue la visite de la maison, entre la huche et la cheminée, une porte donne accès à la cuisine minuscule, je remarque de suite la pierre à évier, posée sur deux murets de briques, une tringle d'où pend un rideau à carreaux rouges et blancs, par terre un arrosoir en zinc rempli d'eau. L'évier est près de la fenêtre sur son rebord dorment deux chats. À droite une cuisinière toute noire, seuls le couvercle du bain-marie et le robinet de cuivre éclairent sa sombre silhouette. Au mur accroché assez haut, un garde-manger, petit meuble tout grillagé où l'on tient à l'abri des souris, le beurre, le fromage, le lard, le sucre et autres denrées rares dont elles sont friandes. Contre le mur du fond, un buffet de cuisine en bois blanc, le corps du haut à étagères, est rempli de bocaux en faïence et de boîtes en fer-blanc, le centre est occupé par deux tiroirs, le bas du buffet s'ouvre sur deux portes dont les coins s'affaissent. Poussée contre le dernier pan de mur, une table rectangulaire, recouverte d'une toile cirée aux couleurs passées, autour quatre chaises pailées. C'est spartiate et la différence avec la salle à manger est saisissante. Je comprends vite que toute la richesse de ma tante est concentrée dans cette pièce. La troisième et dernière pièce est une toute petite chambre, dont l'espace est pris par un grand lit, deux armoires normandes et tout contre la fenêtre une table de toilette où sont posés une grande cuvette en faïence et son broc.